

<http://divergences.be/spip.php?article4269>



Postface

- Archives - Textes - « La flamme brûle encore » - Postface -



Date de mise en ligne : vendredi 25 juillet 2025

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

Ces dernières lignes sont une tentative de prise de position, en toute prudence et subjectivité. Il ne s'agit pas d'une « évaluation », car cela ne nous appartient pas. Nous ne voulons et ne pouvons pas, comme tant d'autres, distribuer des notes depuis la sécurité (?) du présent ! Nous considérons simplement que l'histoire de ce « groupe marginal » du mouvement ouvrier est tout aussi importante que celle des « grandes scènes » et des personnalités. Cela est d'autant plus vrai depuis que les « centres » et les « quartiers généraux » du mouvement prolétarien sont définitivement devenus fragiles et obsolètes ! Nous pouvons et devons constater que le mouvement anarcho-syndicaliste a « échoué » à première vue, mais comme il partage ce sort jusqu'à nouvel ordre avec tous les courants radicaux du mouvement ouvrier allemand, il n'y a pas de « meilleure » conception en vue qui nous permettrait, à nous aujourd'hui, de « l'évaluer » !

Rétrospectivement, Rudolf Rocker, issu du mouvement lui-même, a estimé que le seul mérite historique durable de l'anarcho-syndicalisme allemand avait finalement été la « diffusion de la littérature libertaire ».

Nous pensons en outre que nos expériences et nos recherches auprès des survivants de la FAUD et des autres groupes anarcho-syndicalistes fournissent des exemples historiques de collectivité auto-organisée et de continuité libertaire de groupes et d'individus. L'histoire des anarcho-syndicalistes nous a notamment appris que même dans des conditions d'impuissance, il est possible de rester identique et efficace, même dans les contextes les plus restreints : c'est-à-dire politiquement, sans s'être rapproché d'une « victoire politique » ! L'identité politique de « combattant » que nous avons rencontrée dans les biographies de nombreux anarcho-syndicalistes n'était pas nécessairement spectaculaire et encore moins « héroïque » ; elle s'exprimait souvent « seulement »

â€” dans un engagement résolu contre les conditions indignes ou autoritaires dans les écoles fréquentées par leurs enfants et d'autres enfants

â€” dans une culture libre-pensante « évidente », qui s'opposait aussi dans la vie quotidienne à la pruderie et à l'endoctrinement religieux et ne se limitait pas à la bibliothèque et aux quatre murs de sa maison !

â€” dans un engagement personnel actif en tant que syndicaliste et antifasciste â€” également et surtout en collaboration avec des représentants de courants socialistes qui, bien souvent, avaient combattu les anarcho-syndicalistes avec l'arrogance des « plus puissants », par le mépris, les menaces et l'exclusion. Le résultat d'une telle identité de combattant politique « marginale et irréaliste » n'est pas simplement un libertinage libertaire, mais, comme le montrent les anarcho-syndicalistes, ce n'est pas non plus le diktat des mécanismes d'impuissance, de colère, de désespoir.

et de haine avec lesquels le système impose ses structures au combattant sans issue !

Il est d'autant plus douloureux que les mouvements politiques de gauche aient largement manqué de telles références historiques vivantes depuis 1968, même si les références éloquentes à des « modèles » historiques n'ont pas manqué. On a utilisé l'histoire comme un pot dans lequel on pêchait, selon ses « goûts » politiques et l'étendue de ses horizons, les autorités de gauche qu'il ne restait plus qu'à exploiter et à copier.

Des anarcho-syndicalistes – mais cela ne montre qu'une étude attentive – on peut apprendre exactement le contraire : que même sans s'appuyer sur un « grand frère », même sans invoquer en permanence le « moindre mal », le sectarisme, l'apathie ou le militantisme autonome ne sont pas une fatalité. « *Lutte* » signifie toujours aussi le développement et la défense de la richesse intérieure de sa propre (contre-)culture – et pas seulement riposter par haine ou par faiblesse !

Pour cela, il faut des groupes et des individus qui portent en eux-mêmes les objectifs de la liberté et ne tirent pas seulement les motifs de la lutte de la négation de l'existant. La pression qui pèse depuis des siècles sur les esprits radicaux dans notre pays a malheureusement conduit – et cela se comprend – à reprendre des mains de l'adversaire une partie de cette fausse conscience de soi.

Ainsi, l'organisation de la social-démocratie est devenue une copie de la caserne prussienne, l'idéal du communisme une « forteresse d'acier » du dogme, « *plus papiste que le pape* », reprenant la tradition, que l'on croyait morte, de la persécution des hérétiques et de la chasse aux sorcières !

Nous ne voulons pas pour autant donner l'impression que nous avons maintenant mis en lumière les « vrais héros » avec les anarcho-syndicalistes. Nous pensons même que la littérature anarchiste accessible souffre principalement du fait qu'elle décrit trop d'« idéaux » et trop peu d'anarchistes dans la vie. Nous avons rencontré des personnes pleines de contradictions et de faiblesses, mais qui, malgré toutes leurs insuffisances et leurs revers, n'ont pas perdu de vue leur objectif.

Cette attitude ressort clairement de la lettre de l'anarcho-syndicaliste Fritz Benner, de Wuppertal, à Rudolf Rocker, que nous avons donc décidé de placer à la fin de cet ouvrage.

Stockholm, le 29 mars 1953

Cher camarade Rocker !

Tout d'abord, je tiens à te féliciter avec un peu de retard pour ton 80e anniversaire. Helmut R. (Rüdiger) en a parlé et nous avons décidé de t'envoyer un télégramme. Je te souhaite encore beaucoup de bonheur pour le reste de ta vie.

Merci beaucoup pour ta lettre du 11 novembre 1951. J'ai toujours voulu t'écrire, mais ma machine à écrire était cassée. Et puis, mon écriture est très difficile à lire. Un bricoleur a voulu la réparer et m'a fait attendre des mois. Je n'ai pu la faire réparer qu'ici, en Suède. Voilà où j'en suis : depuis longtemps déjà, je n'ai plus la force de me motiver pour quoi que ce soit. Je suis tellement fatigué intérieurement.

Je ne pouvais pas simplement monter dans le train et partir pour la Suède. Ma femme vivait avec nos deux enfants chez ses parents. Elle a finalement réussi à trouver un tout petit appartement. Il n'est pas plus grand que celui que j'avais pour moi tout seul dans l'Allemagne en ruines.

Il fallait maintenant obtenir un permis d'entrée. Elle n'a obtenu qu'un permis de visite de trois mois. J'ai ensuite dû attendre plusieurs semaines pour obtenir un permis de séjour et un permis de travail. Peu avant la fin (ici, la haute conjoncture est terminée), j'ai réussi à trouver du travail. Mais un travail qui me dégoûte. J'avais un métier spécialisé à Wuppertal, mais qui ne vaut pratiquement rien à l'étranger. Je serais heureux d'avoir un travail comme celui-là.

Opérateur de machines, etc. Je suis le garçon de courses et le garçon de tout faire des autres. Seul l'amour pour mes enfants m'a poussé à revenir ici. Personnellement, je suis perdant dans cette histoire. En Allemagne, j'avais un salaire très élevé, ici, c'est le pire. En Allemagne, en tant que persécuté politique (je suis invalide à 40 %), je touchais une pension, j'étais protégé contre le licenciement... Ici, je peux vivre de ma femme si je perds mon emploi. Je travaille dans une entreprise de 5000 personnes et je suis le seul syndicaliste, ce qui rend les choses encore plus difficiles.

Les Suédois ont profité de la liberté avec la cuillère en mousse. Cela signifie qu'elle a échoué. Pour moi, c'est un pays ennuyeux et idiot. Je suis beaucoup trop rhénan et en partie aussi Schiller Mackays pour pouvoir me sentir à l'aise ici. « ...et gris comme un linceul, le voile de l'ennui, tu es emprisonné dans des chaînes de roses... » Je me fiche de la nourriture, peut-être meilleure. L'homme ne vit pas pour manger, mais l'inverse. Je déteste les pays puritains autant que ceux où règne la dictature politique. Ils ne sont peut-être

pas aussi dangereux, mais ils empoisonnent beaucoup plus la vie quotidienne. Soit dit en passant, beaucoup se laissent berné par la propagande social-démocrate qui prétend que la Suisse est un pays très social, voire socialiste. Dans le domaine social, les Suisses ne sont pas aussi avancés que nous l'étions déjà en partie sous Bismarck ! Les sociaux-démocrates n'ont encore introduit le socialisme dans aucun pays et ne le feront dans aucun, pas même dans un pays de pommes de terre.

Un destin malheureux m'a conduit ici. Mais je ne m'adapte pas du tout à l'étranger. J'ai beaucoup de mal à apprendre les langues, etc. Je suis comme le général dont tu parlais dans la « FG » (Die Freie Gesellschaft). J'ai du mal à m'enraciner. Mais il y a aussi des aspects pratiques : il faut avoir un permis de travail et un permis de séjour, on ne peut pas accepter n'importe quel travail... Ils peuvent les refuser à tout moment.

J'ai obtenu un permis pour six mois. Le délai est déjà écoulé et je n'ai toujours pas de réponse. Cela entraîne toujours des frais. Heureusement que mes enfants sont suédois grâce à une nouvelle loi. Je suis redevenu allemand il y a un an, lorsque j'ai demandé mon passeport. J'étais déjà depuis trois ans dans ma ville natale, où tout le monde me connaît, et j'étais toujours apatride.

Mais c'était mon choix. Maintenant, je suis tout de même content d'avoir pris le passeport allemand. Les Allemands de l'Est seraient heureux de pouvoir le faire sans problème. Excuse-moi de t'ennuyer avec mes problèmes personnels, mais j'avais besoin de les partager.

H.R. m'a prêté il y a des années ton manuscrit original sur Nettlau. Je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt et de plaisir. Sinon, les langues... Brrr. Je ne maîtrise parfaitement que le dialecte de Wuppertal. Mais merci quand même pour ton offre.

La lutte pour le droit à la codécision est quelque chose de rafraîchissant en Allemagne. En tant que syndicaliste, j'aimerais bien affirmer que cela vient des masses et que celles-ci contraignent les bonzes. Ce n'est malheureusement pas le cas. Cela vient d'en haut, et les masses suivent, plus instinctivement qu'en comprenant rationnellement de quoi il s'agit.

Non, ce serait de la folie de revenir à ton âge. De quoi vivrais-tu ? Mais cela m'a toujours fait très plaisir quand tu écrivais autrefois : « ... si seulement j'avais dix ans de moins ».

Oui, la « FG » (le magazine était l'organe de la Fédération des socialistes libertaires, tentative de succession de la FAUD) est d'un niveau élevé. Mais on ne peut pas construire un mouvement avec ça. Les camarades en ont assez de tout sacrifier pour le magazine, pas de réunions, rien. On ne peut créer un mouvement qu'en s'adressant aux intérêts matériels. C'est aussi ce qui m'a poussé vers le syndicalisme.

Les camarades de la zone industrielle veulent, comme ils disent, recruter. Ils ne trouvent pas que le magazine soit adapté à cela. Ils parlaient autrefois une autre langue et ne peuvent plus établir le contact avec les grandes masses. À mon avis, toutes les conditions nécessaires à la refondation d'un mouvement syndical font défaut.

Lorsque j'ai demandé au camarade Harry Bartsch, qui est à la tête de l'opposition au journal, s'il voulait refonder la FAUD, il a répondu par la négative. Je me suis creusé la tête pour trouver des solutions. En vain. Peut-on encore parler d'un mouvement ? Nous sommes de moins en moins nombreux partout, nous mourons lentement. En Espagne, nous sommes dans la clandestinité. En Suisse, on essaie encore de dissimuler notre existence. Après un certain nombre d'années d'adhésion, je crois qu'à 60 ans, on était exempté de cotisation. Il a été décidé de porter cet âge à 65 ans.

Oui, cher ami, l'avenir est sombre. Deux choses me tenaient à cœur : le peuple allemand devait pouvoir revivre et nos rangs devaient être clairs sur le rôle du bolchevisme. Les deux sont devenus réalité. Malgré toutes les critiques, il faut reconnaître qu'un miracle s'est produit en Allemagne de l'Ouest. Il n'y a plus d'hésitation dans nos rangs quant à l'évaluation du bolchevisme

. Maintenant, je suis fatigué, fatigué... Les camarades disent aussi qu'ils connaissent suffisamment les atrocités commises par les bolcheviks et que notre revue n'a donc plus besoin de s'y attarder autant. Ils veulent s'attaquer à leur propre réaction. Mais les camarades les plus réfléchis comprennent aussi Linov, car il est de Berlin et voit la situation au quotidien.

Personnellement, je ne suis pas tout à fait d'accord avec le fait que la « FG » soit devenue en quelque sorte un porte-voix des idées antirévolutionnaires. Certes, ces opinions doivent aussi pouvoir s'exprimer, mais pas de manière dominante ! Passons maintenant à autre chose. À mon avis, un certain nombre de camarades que j'estime beaucoup et avec lesquels je suis personnellement ami commettent de graves erreurs de raisonnement :

Crises et guerres : il est vrai qu'elles existaient déjà avant l'apparition du capitalisme moderne et que des guerres peuvent éclater entre des États capitalistes (Yougoslavie). Mais cela ne change rien au fait que le capitalisme moderne conduit à des crises à intervalles de plus en plus courts et, pour les éviter, à des guerres. Qu'en était-il avant la Corée ? La crise avait déjà commencé.

Après, ce fut la haute conjoncture ! Et maintenant ? Cela ne suffit plus... Nous ne récupérons qu'une partie de ce que nous produisons. On investit et on investit. Résultat ? Pensez à la Suède. Ce pays riche. Des centaines de milliers de personnes à la recherche d'un logement, des sans-abri, malgré dix ans de haute conjoncture.

Des investissements et encore des investissements ; c'est ainsi que fonctionne le monde capitaliste jusqu'à la prochaine crise.

Aucune société ne peut consommer tout ce qu'elle produit, j'en suis conscient. Outre la prise en charge des personnes qui ne sont pas encore ou plus aptes au travail, nous devons constamment entretenir, améliorer et renouveler le parc de machines. Mais le but de toute production devrait être la consommation. Ce n'est pas le cas dans le capitalisme !

Révolution : la dégénérescence d'une révolution incite de nombreux camarades à abandonner complètement l'idée même de révolution. Ce faisant, ils négligent complètement les conséquences d'une révolution manquée (Allemagne) ou perdue (Espagne). Même si je déteste la phrase « révolution » comme la peste, je reste convaincu que le capitalisme ne peut être renversé que par la révolution. Si cette « troisième force » ne se développe pas, tôt ou tard, le capitalisme s'effondrera de lui-même. phrase révolutionnaire comme la peste, je reste néanmoins convaincu que seul le révolutionnement peut renverser le capitalisme. Si cette « troisième force » ne se développe pas, les bolcheviks finiront tôt ou tard par gagner la partie. Si, avant Hitler, c'étaient principalement des fractions de la bourgeoisie qui étaient prêtes à pactiser avec le fascisme, même si ce n'était peut-être pas par amour pour lui, afin de sauver leurs privilèges, ce serait cette fois le prolétariat qui, tourmenté par les crises, ferait le même choix. Certes, sans enthousiasme révolutionnaire, en l'acceptant uniquement comme une issue.

Mais à long terme, seule la liberté ne peut l'empêcher. Si, à côté des idées libertaires, nous oublions l'aspect agressif, nous perdons notre âme, tout notre pouvoir de persuasion ! Il en va de même si nous mettons de côté l'idée d'égalité. Je suis fédéraliste avant tout pour des raisons égoïstes. Je ne suis pas idiot au point de m'imposer de nouveaux dirigeants et exploités. « Au lieu de vous libérer de tous vos maîtres, prenez-en de nouveaux parmi vous... » Mais je ne crois pas que l'idée du droit à l'autodétermination communale en tant

que telle puisse être le levier qui permettra de gagner l'oreille des masses. Du moins, pas celle de la jeunesse. Celle-ci veut quelque chose de grand, d'ambitieux.

Organisation : même s'ils ne le disent pas ouvertement, certains membres du Gen. sont d'avis que nous devrions dissoudre notre propre organisation. Il faut certes lutter contre le sectarisme véritable, l'isolement. Ni isoler ni perdre, telle est ma thèse. Une organisation n'est bien sûr pas une fin en soi. Elle a pour mission d'être l'instrument de diffusion de nos idées afin de les aider à triompher tôt ou tard. Sans organisation, nous ne pouvons pas y arriver. Ainsi, aucun numéro de la « FG » n'aurait été publié sans la Fédération, aucun numéro d'« Arbitraren » ne paraîtrait plus ; pratiquement aucun livre libéral. On peut et on doit comprendre que certains camarades se lassent. Mais faut-il les encourager à se tourner vers d'autres organisations ou à tout abandonner ? On lit des commentaires méprisants de membres connus sur les « sectes », on loue par exemple des gens comme Plivier qui « refusent systématiquement » d'adhérer à une telle organisation. Ce serait donc les membres qui, au prix des plus grands sacrifices, défendent l'organisation qui seraient en quelque sorte des idiots... Il est bien sûr beaucoup plus gratifiant et lucratif d'être un Hans dans toutes les rues que d'afficher ses couleurs. Non, mon admiration va aux personnes qui n'écrivent que des romans « humanistes » ou décrivent les horreurs de la guerre est très modérée. Les masses, du moins en Allemagne, connaissent suffisamment les horreurs de la guerre !

Si un Ernst Friedrich veut équiper un bateau et venir en Allemagne pour démontrer les horreurs de la guerre, il prouve seulement qu'il a dormi pendant 35 ans, qu'il a de la paille dans la tête. Non, sans un changement radical de la structure économique, l'humanité n'est plus possible à long terme. Bien sûr, il faut tout éviter qui pourrait faire le jeu des bolcheviks dans cette lutte. Mais cette idée ne doit pas être abandonnée ni reléguée au second plan.

Je vais conclure. Encore une chose : en Allemagne, je me suis senti beaucoup plus libre qu'ici, dans le « berceau de la liberté dans le monde ». Pour moi, la liberté est quelque chose de concret et non d'abstrait. Les soldats britanniques ne m'ont en aucune façon entravé ma liberté politique ni mes habitudes de vie. Ils ne surveillent pas les verres de bière. On ne les voyait en fait que devant les pissotières, quand ils essayaient de nous vendre des cigarettes, du café, etc. Les vrais antinazis se moquent bien du slogan « Retrait de toutes les troupes d'occupation ». Ils ont peur pour cela. Je les préfère aux Schupos allemands, à la Reichswehr, sans parler des nazis. Les Schupos et la Reichswehr ont tiré sur nos enfants qui se trouvaient aux fenêtres, faisant des morts et encore des morts.

Les Tommies n'ont encore envoyé personne dans l'au-delà dans ma patrie.

Pour finir, encore une chose : si j'ai laissé entendre plus haut que je ne crois pas qu'il soit possible d'arriver au socialisme par des moyens parlementaires, je ne crois pas non plus que nous puissions vaincre progressivement le capitalisme avec des coopératives, etc. Ces tentatives peuvent avoir une valeur morale et historique, mais elles ne mènent pas au but. C'est pourquoi je continue à croire fermement à l'idée de la révolution sociale. Bien sûr, celle-ci ne peut se produire que lorsque la volonté mûrira dans le cœur et l'esprit des opprimés.

Je te souhaite mes meilleures salutations. Je serais bien sûr très heureux que tu me répondes un jour, mais je ne l'attends ni ne l'exige, car tu as des choses plus importantes à faire.

Avec mes salutations les meilleures,
Fritz Benner (1)

(1) *Lettre provenant des archives Rocker, correspondance n° 56, IISG Amsterdam*